

ADA

CHAPITRE PREMIER

Prologue

Le ciel pleure. Ses larmes s'engouffrent dans les artères de la ville ; ces ruisseaux de sanglots se déversent ensuite dans les égouts. Les gouttes se déposent sur le pavé avec, en arrière-fond, une mélodie pareille à la détonation d'un canon ; l'orage n'est point loin ! L'eau céleste — mélancolie divine — obscurcit les vêtements et les esprits. L'été touche à sa fin : Paris est triste, Paris est à flots.

Une femme parcourt le bitume d'une cadence rapide. Elle se prénomme Ada, Ada Bensaïd. Sur son passage, les passants se retournent instantanément — sensibles à son apparence clivante. Ses bottes écarlates, dont le cuir brille à la lueur des feux ensanglantés, lui permettent de braver les flaques et les cabosses du sentier. Cependant, sa jambe droite lui cause maintes douleurs ; elle boîte. La brise nocturne — à la voix suave — résonne entre les bâtisses impersonnelles et lui caresse les genoux — apparents à travers son jean déchiré. Ce dernier, au délavage gris cendré, possède des reflets vert-de-gris. Afin de morguer le froid, elle arbore un pull à la teinte sablée et au motif Aran du plus bel effet ; une longue veste entrouverte accompagne cette grosse maille. Son cuir grainé — au flamboyant tannage glacé — contraste avec la doublure enneigée d'une toison blanche cette fourrure recouvre également le bout des manches et les bords du col. Sur ses mains humides, des inscriptions transparaissent : des sigils y sont tatoués, signes d'une personnalité sibylline. À cause du temps capricieux, son rouge à lèvres — fort marqué — dégouline : elle paraît saigner. Régulièrement, elle passe sa main sur ses cheveux blond platine, courts de quelques millimètres. Le cœur toujours meurtri, elle marche et elle marche. Sans répit.

Elle voit. Elle voit tout. Chaque recoin et chaque ombre prennent pour elle une signification particulière. Elle contemple l'invisible, elle manie l'immatériel. Quelques mètres devant elle, un détail attire son attention : un véhicule d'un autre temps s'arrête devant un amas de bicyclettes. Deux chevaux, à la robe d'argent et la crinière d'or blanc, hennissent. Par endroit, leur peau se putréfie : une substance vert émeraude, pâteuse et grumeleuse, coule de leurs plaies béantes. Ces deux équidés sont rattachés à une calèche en ébène. Sur le versant droit, on distingue une multitude de trous — assez minuscules pour que des balles s'y logent. Encapuchonné, le conducteur demeure immobile ; il observe le vide. Son masque le dote d'une longue excroissance pointue. Un bec de corneille. La porte s'ouvre et une demoiselle en descend ; une robe à corset l'habille. Un crâne de cervidé camoufle son visage. Puis la calèche reprend la route. D'un son lointain, on perçoit le pas des montures, le grincement des roues et les claquements du fouet. Les rares promeneurs ne s'inquiètent point de la scène — pourtant peu commune. Tous indifférents, tous impassibles. Sans une œillade, sans un mot plus haut que l'autre, ils poursuivent leur lassante routine ; ils ignorent la magie et les beautés occultes.

Non loin de là, à l'angle de la rue Geoffroy St-Hilaire et de la rue Daubenton, la foule — en ce vendredi soir — s'agglutine devant la Grande Mosquée. Sous l'œil bienveillant de l'éminent minaret, la camaraderie se répand et défie le mauvais temps. Pensif, cet édifice domine les constructions alentour : il côtoie les cieux — ces mêmes cieux d'où proviennent la pluie et les pleurs.

En face d'eux — à l'entrée du Jardin des plantes —, un octogénaire s'installe sur un banc. Les paupières fermées, il lève le menton au ciel ; fatigué mais satisfait, il profite de la rafraîchissante pluie du Tout-Puissant. Derrière lui, une silhouette blanche se forme. Des points entourent ses yeux ; des griffures scindent ses lèvres ; des spirales et des fleurs recouvrent ses joues et son nez. De plus, des roses noires pendent à ses cheveux. Le tout lui donne des airs de calavera. De sa main squelettique, lente et langoureuse, elle caresse son prétendant — encore inconscient de sa destinée. Tout comme lui,

elle sourit, mais pour d'autres raisons, bien plus vicieuses : elle le sent, son amant — ce vieillard — la rejoindra très bientôt. Elle rit ensuite. Elle s'imagine déjà aspirer son dernier souffle et embrasser ses lèvres sans vie !

Les heures défilent, les rues se vident. Le déluge continue ; quelques véhicules courageux éclairent les gouttes avec leurs phares : elles deviennent ainsi de lumineuses stries — si voyantes dans l'obscurité naissante. Place de la Bastille, les enseignes criardes demeurent allumées ; elles clignotent et aveuglent. Solitaire, la Colonne de Juillet se dresse au milieu des allées désertes. À ses pieds, un garçon — âgé de dix ans tout au plus — répète la même phrase. « Maman ? Maman ? » La femme errante, Ada, lui jette un regard. Un pas après l'autre, elle s'approche. « Maman ? Maman ? » Elle s'accroupit face à lui. Il relève la tête. Sa peau est affreusement pâle et sa cornée est colorée d'indigo. Un silence s'imisce. Il contemple son interlocutrice. Quelques secondes s'écoulent, lorsque — soudain — son visage s'illumine. Ses lèvres articulent : « Tu me vois ? » En retour, elle lui sourit et l'enfant — dès lors — conte sa tragédie.

Il venait d'avoir huit ans. Ses frères et sœurs lui souhaitèrent un bon anniversaire. Uniquement par politesse. Il n'aimait pas beaucoup ses frères et sœurs. Il était leur « débile de frère » avec un « chromotruc en plus ». Seule sa mère le lui souhaita avec amour. Bien sûr, cela ne l'empêcha pas de dire tout plein de méchancetés : « Papa va voir sa pute ! », « Tous des enfoirés ! », « Ta sœur est une bonne à rien et ton frère un vaurien ! » Ce jour-là, néanmoins, il eut la chance de la voir heureuse. Lorsqu'il souffla ses bougies, elle lui caressa les cheveux. Elle dit alors : « Mais c'est bientôt fini pas vrai ? » Il n'a pas compris : sa mère faisait parfois des blagues vraiment bizarres ! Quelques heures plus tard — alors qu'il regardait la télévision —, elle prit sa main. Il ne grogna pas. Elle avait toujours les mains douces. Elle l'amena près de la fenêtre. Calme, elle s'assit sur le balcon. Il regarda le paysage et suivit sa mère sans questions. Après tout, elle était sa mère. « Ferme les yeux. Tout va bien se passer. » Il ferma les yeux et le reste est flou. Il se souvient seulement de quelques mots et de quelques images :

« On va faire quoi Maman ?

— On va s'envoler.

— Comme Superman ?

— Oui, mon ange. Comme Superman. »

Puis. La chute, le sang, le drame.

Ainsi se clôtura son récit. Quelques instants, Ada et lui demeurent là sans que leurs voix ne portent. La tempête a cessé, les alentours sont paisibles. Aucun cri, aucune sirène. Rien. L'accalmie. Afin de ne point brusquer l'enfant mort, l'exorciste adopte un ton maternel ; elle lui chuchote : « Ta mère a raison ! Évidemment, tu es capable de voler ! Regarde dans ton blouson, quelque chose pourrait t'aider à devenir Superman... » Discrètement, elle dépose un objet dans la poche du fantôme. Le petit homme glisse sa main dans son manteau et il en ressort un tissu rouge en boudin. À la vue de ce ballon à gonfler, sa cornée se blanchit et sa peau recouvre un teint beige. Il l'approche de ses lèvres ; il souffle, souffle, souffle. Il sautille sur place puis remercie sa mystérieuse bienfaitrice :

« Merci beaucoup ! Au fait, comment qu'tu t'appelles ?

— Ada Bensaïd ! »

Elle lui adresse un signe de la main, puis rebrousse chemin.

Le temps passe, la vie reprend son cours. Les automobiles jouent leur vacarme de plus belle, les passants envahissent de nouveau les rues. La nuit chante sa fin. La ville vit, la ville respire. Quoiqu'il arrive, la cité existera toujours avec ses riverains et ses revenants et ce, bien que les premiers côtoient peu les seconds. Ce matin-là, quelques rares personnes lèvent les yeux et voient — dans la lumière crayeuse — une silhouette d'enfant. Un ballon rouge en guise d'ailes, il flotte au-dessus de l'horizon. Ils entendent même son rire enjoué. Ceux-là, pour une fois, s'éveillent le sourire aux lèvres.

